

N° 54.

Prix : 1 fr. 20.

Belgique : 1 fr. 50



Quand il passa près d'Alboni, il le salua.

(Page 1621).

C. I.

LIVRAISON 213.

Ce disant, Haug se leva et passa son bras autour du cou de son compagnon pour se soutenir.

Lentement, les deux amis se mirent en marche.

Ce n'était pas chose facile que de s'avancer ainsi sur le sol inégal et à travers les épais buissons de la forêt.

— Quand crois-tu que nous arriverons au village indien ? demanda Haug.

— Je n'en sais rien, mais je pense que nous n'en sommes plus bien loin...

Les moustiques plus féroces et plus obstinés que jamais, constituaient un véritable supplice.

Après trois heures de marche les deux hommes aperçurent tout à coup une petite agglomération de cabanes.

C'était le village indien.

Luders était déjà sur le point de laisser échapper un cri de joie quand il s'arrêta soudain, complètement décontenancé.

La clarté de la lune et des étoiles venait de lui montrer un campement de soldats, sur la rive du fleuve, juste à l'endroit où les barques des Indiens se trouvaient amarrées.

Que faire.

— Nous sommes perdus ! murmura Haug, au comble du désespoir.

— Pas encore ! chuchota Luders..... Viens avec moi jusqu'à la berge et attends moi.

A travers les buissons, les deux hommes se glissèrent silencieusement jusqu'au bord du fleuve.

— Reste là, dit Luders, et surtout ne fais pas de bruit et ne te montre pas jusqu'à ce que je vienne te chercher..... As-tu compris ?

— Oui..... Mais que vas-tu faire ?

— Tu le verras bien...

Ce disant, le fiancé de Leni se dirigea résolument vers le bivouac.

A peine était-il sorti des broussailles que le soldat qui montait la garde l'aperçut et, devinant qu'il s'agissait de l'un des deux déserteurs, épaula son fusil, craignant que Luders ne tire le premier.

Sans la moindre hésitation, le fugitif s'élança à toutes jambes vers les barques. La sentinelle fit feu à plusieurs reprises, sans prendre le temps de viser et Luders entendit les balles siffler autour de lui sans l'atteindre. Et, tandis que les soldats, éveillés en sursaut se bousculaient en cherchant leurs armes, il bondit vers la rive, se jeta dans l'un des canots, coupa prestement l'amarre et laissa le courant rapide et impétueux emporter la frêle embarcation.

Puis, faisant force de rames, il manœuvra de façon à aborder à l'endroit même où il avait laissé son camarade.

Les soldats du campement tiraient comme des enragés, mais ils ne pouvaient déjà plus voir le canot qui était maintenant caché par les épaix buissons qui bordaient le rivage.

— Embarque vite ! dit Luders.

Haug se jeta dans la barque et Luders se remit à ramer avec toute la vigueur dont il était capable.

Quand l'embarcation se fut avancée d'une centaine de mètres vers le milieu du fleuve, les soldats l'aperçurent de nouveau et la fusillade reprit de plus belle.

L'instant était dramatique au plus haut degré. Les projectiles déchiraient l'air avec de sinistres sifflements et s'enfonçaient dans les eaux du fleuve en soulevant des gerbes de gouttelettes.

Tout à coup, Haug poussa un cri, étendit les bras et retomba dans le fond de la barque en gémissant.

Lâchant les rames, Luders se pencha vers lui et lui souleva légèrement la tête.

Une écume sanglante sortait de la bouche de Haug.

— Donne moi à boire ! balbutia le blessé.

Luders lui tendit sa gourde et lui dit :

— Montre moi ta blessure..... Je vais te faire un pansement.

Haug secoua la tête :

— C'est inutile, gémit-il. Je sens que je vais mourir.

Abandonnée à elle-même, la barque tournoyait dans le courant, de plus en plus vite, mais Luders n'y faisait plus attention. Il n'aurait d'ailleurs rien pu faire pour la guider, car il avait lâché si brusquement les rames qu'elles étaient tombées à l'eau.

Haug regardait son compagnon avec des yeux dilatés et agrandis par la souffrance.

Luders comprit qu'il voulait lui dire quelque chose et il se pencha encore une fois vers lui.

— Luders, Luders ! balbutia le malheureux. Si tu en réchappe et que tu parviens à retourner au pays, tu diras à ma mère que...

Ce furent ses dernières paroles, car il ne put terminer sa phrase et retomba inerte.

Tout était fini !

Luders ne se sentait même plus le courage de remuer. Comme un fou, il continuait de regarder fixement son malheureux camarade dont la tête était restée appuyée sur ses genoux.

La barque continuait sa course désordonnée, secouée par la fureur des courants qui s'entremêlaient vers le milieu du fleuve, formant une sorte de tourbillon.

L'embarcation devait forcément être entraînée vers l'une des deux rives. Mais laquelle ?... La rive française ou la rive hollandaise ?

Il aurait été impossible de le prévoir.

Finalement, Luders leva les yeux vers le ciel étoilé et murmura une prière :

CHAPITRE CCXXXI.

UNE NOUVELLE INCROYABLE

Lucie Dreyfus ne pouvait en croire ses yeux.

Etait-il possible que la nouvelle, reproduite par tous les journaux, fut conforme à la réalité ?

S'il fallait en croire ces articles Alfred Dreyfus avait tenté de s'enfuir de l'île du Diable.

Non, cela n'était pas possible !

Alfred n'aurait certainement pas tenté une chose pareille une seconde fois, en se fiant à des personnes étrangères !

Lucie pensait aux lettres qu'elle avait reçues et qu'elle avait lues et relues tant de fois qu'elle en connaissait toutes les phrases par cœur. D'après ce que le malheureux prisonnier laissait entendre dans ces tristes messages, il paraissait résolu à supporter son martyre avec résignation jusqu'à l'heure de sa délivrance qu'il espérait toujours et la jeune femme était persuadée de ce qu'il n'aurait rien fait pour chercher à s'évader de son horrible prison.

Voulant en avoir le cœur net, elle s'habilla pour sortir et se rendit aussitôt aux bureaux de la rédaction du « *Matin* ».

Sa visite souleva une grande curiosité parmi le per-

sonnel de la rédaction. De petits groupes s'étaient formés dans les corridors et l'on chuchotait partout le nom de Dreyfus.

Introduite dans le cabinet de travail du rédacteur en chef, la jeune femme lui dit :

— Je suis venu vous demander de quelle source proviennent les informations publiées aujourd'hui au sujet de mon mari... Je n'y comprends absolument rien car, dans toutes ses lettres, mon mari me répète qu'il est tombé dans un tel état de faiblesse qu'il peut à peine se traîner. Dans ces conditions, comment aurait-il pu trouver la force nécessaire pour affronter les fatigues d'une tentative d'évasion ?

Le rédacteur en chef hocha la tête avec un air perplexe et répondit :

— Je ne vois aucune raison de douter de l'exactitude de ces informations qui nous a été communiqué par le bureau de presse du Ministère de la Guerre.

— Comment ? s'exclama Lucie, au comble de la stupefaction. C'est le Ministère de la Guerre qui vous a communiqué cette nouvelle ?

— Certainement, Madame... Et si vous le désirez, je ne vois aucun inconvénient à vous montrer le texte officiel que nous avons reçu, puisque ce n'est plus un secret pour personne..... D'ailleurs je suppose que vous pourriez aller vous informer au Ministère si, malgré tout, vous persistez à croire qu'il y a eu erreur.....

— Oui, répondit la jeune femme. Je vais aller au Ministère de la Guerre..... Je vous remercie, Monsieur.

Toute éperdue, la malheureuse sortit des bureaux du « *Matin* ». Elle sentait son cœur se serrer d'angoisse et elle avait beaucoup de peine à retenir ses larmes.

Elle prit une voiture pour se faire conduire au Ministère, mais elle avait oublié, dans son trouble, de tenir compte de l'heure et, quand elle arriva à destination, les bureaux étaient déjà fermés.

Bon gré mal gré, il fallait bien qu'elle remette sa visite au lendemain.

Ne sachant quoi faire, elle se dirigea vers la maison de Mathieu, l'ami fidèle qui partageait et comprenait son angoisse.

— As-tu lu la nouvelle publiée par les journaux ? lui demanda le jeune homme dès qu'il la vit entrer.

— Oui, Mathieu, répondit-elle d'une voix tremblante. Je n'y comprends rien ! Et toi, qu'en dis-tu ? Je suis allée aux ministères. . . bēaooaa'a gfd. ?fifio si-B suis allée aux bureaux de la rédaction du « Matin » et là, on m'a affirmé de la façon la plus formelle que cette information avait été communiquée aux journaux par le Ministère de la Guerre !

— Mais ma pauvre Lucie !... Ne comprends-tu pas que tout cela ne peut pas être autre chose qu'une nouvelle manœuvre de nos ennemis !... C'est une pure invention !

— Je voudrais bien qu'il en soit ainsi ! s'exclama la jeune femme.

— Aie un peu de patience, Lucie et tu verras bien que je ne me suis pas trompé... Du reste cette nouvelle infâmie de nos ennemis ne réussiras pas... Le peuple s'intéresse encore à l'affaire Dreyfus et les journaux de notre parti démontreront l'invraisemblable de cette information... Le public exigera que la lumière soit faite... Tu verras, Lucie que nous finirons bien par gagner la partie...

— Mais comment peux-tu être si tranquille, Mathieu ?

Le jeune homme cherchait encore tous les arguments possibles pour convaincre sa belle-sœur, mais la malheureuse créature se sentait tellement abattue qu'elle n'avait même plus le courage d'espérer.

Quand elle fut sortie de la maison de Mathieu, elle

se mit à marcher au hasard à travers les rues sans savoir où elle allait.

Elle entendait les crieurs de journaux annoncer à haute voix la fausse nouvelle et elle ne pouvait s'empêcher de frémir d'indignation.

Bientôt, elle se trouva dans le voisinage de sa maison. Elle s'était faite accompagner de Mathieu de crainte de se trouver en présence de quelqu'un qui l'aurait insultée.

Soudain elle vit un officier qui la saluait.

C'était le colonel d'Alboni.

— Excusez-moi si je prends la liberté de vous aborder madame Dreyfus, lui dit l'officier, — mais cela me fait de la peine de vous voir avec un air aussi désespéré... Je vous assure qu'il n'y a vraiment aucune raison pour que vous vous décourageiez ainsi.

— Aucune raison ? N'avez-vous donc pas vu la nouvelle publiée par les journaux ? demanda la jeune femme.

— Si madame... Et je trouve qu'au lieu de vous en attrister, vous devriez vous en réjouir...

— M'en réjouir ?

— Certainement, parce que la libération de votre mari ne peut plus beaucoup tarder...

Mathieu, qui s'était approché également, salua le colonel et lui dit :

— Ma belle-sœur est dans un tel état d'abattement qu'elle n'a plus la force d'espérer.

— Mais ne savez-vous donc pas que le colonel Esterhazy a été arrêté de nouveau et qu'on va lui faire un procès.

Lucie serra le bras de Mathieu.

— Esterhazy arrêté ? s'exclama-t-elle.

— Oui... Je viens de l'apprendre à l'Etat-Major... Vous savez que je suis un ami du colonel Picquart et que je suis, tout comme lui, convaincu de l'innocence de vo-

tre mari... Vous pouvez donc vous imaginer à quel point cette nouvelle m'a fait plaisir...

Lucie regardait le capitaine et son beau-frère avec un air égaré.

— Oui, ma chère Lucie, confirma Mathieu. Esterhazy a été arrêté pour la seconde fois, de sorte que nous pouvons de nouveau ouvrir notre cœur à l'espérance.

CHAPITRE CCXXXII.

UNE CONNAISSANCE INTERESSANTE.

Le prince Chéikh Abd-el-Rahman s'était porté au devant d'Amy Nabot avec un air cérémonieux, s'inclina et lui baisa la main, puis il l'invita à s'asseoir auprès de lui après l'avoir présentée aux officiers qui l'accompagnaient. S'exprimant en excellent français, il lui dit qu'il était enthousiasmé de sa beauté et de sa danse et qu'il y avait longtemps qu'il n'avait eu l'occasion de contempler une aussi parfaite artiste.

— Votre Altesse est trop indulgente ! répondit l'aventurière avec une charmante modestie.

— Pas du tout ! protesta le prince. Je ne fais qu'affirmer la vérité.

— Le destin à vraiment d'étranges caprices, Altesse ! Je ne me serais jamais imaginée de devoir danser sur une scène comme celle-ci et cela ne me plaisait en aucune façon, mais puisque j'ai eu le bonheur de ren-

contrer Votre Altesse dans ce théâtre, j'en suis déjà consolée.

Le prince lança à l'aventurière un regard plein d'ardeur et lui dit en baissant un peu la voix :

— Vous désirez vous en aller d'ici ? Dans ce cas, je ne serais que trop heureux de vous voir devenir le plus bel ornement de mon harem...

Amy Nabot éclata de rire, et s'exclama :

— Votre Altesse plaisante, sans doute ?

— Mais non ! Je parle très sérieusement... Je serais bien content que vous deveniez la reine de ma maison !

— Votre Altesse doit certainement avoir une maison superbe ?

— En effet.. J'ai un palais comme il n'y en que bien peu au monde et il n'en existe pas en Europe... J'ai beaucoup voyagé et je connais les résidences des empereurs et des rois, mais aucune d'entre elles ne peut égaler la mienne... Venez la voir et je suis convaincu de ce que vous en serez émerveillée... Je vous donnerai tous les bijoux que vous pourrez rêver et si vous restez chez moi, vous serez servie comme une reine...

— Je crois, Altesse, que vous vous moquez de moi !

— Voulez-vous que j'appelle mes serviteurs pour que l'on attelle les chevaux ?... Voulez-vous devenir ce soir même la reine de mon palais ?

— Je suis à vos ordres Altesse...

Une flamme de passion indicible brillait dans les yeux du prince.

Amy Nabot le regardait avec un air perplexe. Après avoir hésité un instant, elle reprit, comme pour se défendre :

— Mais, Altesse... Nous nous connaissons à peine ! Ne voulez-vous pas réfléchir ?

— Réfléchir à quoi ? Vous êtes belle, je suis riche,

cela n'est-il pas suffisant pour assurer notre bonheur ?

Amy Nabot hocha la tête comme si elle n'avait pas encore été bien décidée, mais dans son for intérieur, elle était fière et heureuse de son triomphe.

— Combien de femmes a Votre Altesse ? demanda-t-elle avec un air légèrement ironique.

— Deux cent trente...

— Et Votre Altesse pense que je voudrais devenir la deux cent trente et unième ?

— Je vous mettrai parmi les favorites..

— Cela ne me suffirait pas encore, car, en Europe, nous avons des idées tout à fait différentes au sujet de l'amour...

— Je le sais, mais cela n'a pas d'importance.. Dites moi ce que vous voulez et votre désir sera satisfait...

— N'importe quel désir ?

— Pourvu que ce soit dans le domaine du possible... Que désirez-vous ?

Amy Nabot demeura un instant silencieuse, puis elle répondit :

— Je ne désire rien, Altesse...

— Oui. Je comprends que ma proposition vous étonne parce que vous n'êtes pas habituée à nos coutumes orientales et j'aurai de la patience... Mais promettez moi que vous viendrez demain à la fête que je donne à mes amis à l'hôtel Tunisia Palace...

— Je viendrai, Altesse...

.....

Ce soir-là, quand Amy Nabot rentra à son hôtel elle vit sur sa robe une magnifique agraffe ornée de brillants que le Chéikh y avait épinglée sans qu'elle s'en aperçoive.



CHAPITRE CCXXXIII

LA FÊTE DES ROSES.

Dans les corridors et dans les loges des danseuses, on ne parlait point d'autre chose que de la fête que le Chéikh Abd-el-Rahman devait donner ce soir-là.

Amy Nabot écoutait d'une oreille distraite les propos de ses camarades, toutes enthousiasmées de l'opulent prince qui avait dans tout le pays la réputation d'un seigneur des plus généreux et d'un grand conquérant de femmes.

— Il n'a que deux passions, disait l'une d'elles : les femmes et la chasse.

— Mais l'amour est la plus grande de ses passions, répondit une autre, — et l'amour n'est pour lui qu'un autre genre de chasse... Mais il ne veut que du gibier royal..

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il aime séduire les plus belles femmes de tous les pays et qu'il a toujours réussi...

Amy Nabot avait remarqué que la jeune femme qui venait de parler la regardait avec un air significatif et elle répondit :

— Il ne peut certainement pas réussir avec celles qui sont bien résolues à ne pas se laisser séduire !

— Comme tu te trompes... Ce sont justement celles qui sont fermement résolues à ne point lui accorder leurs faveurs qui l'intéressent le plus et il réussit avec elles comme avec les autres... On raconte à ce propos des histoires tout à fait extraordinaires... Comme d'autres princes collectionnent des bijoux et des pierres précieuses, le Chéikh Abd-el-Rahman met son orgueil à posséder le harem le plus enviable de tout le pays.. Si une femme lui plaît, il s'arrange toujours d'une façon ou d'une autre pour la posséder et si elle ne veut absolument pas lui céder, il la fait enlever de force...

Amy Nabot se mit à rire.

— Il ne faut pas croire à ces histoires là ! s'exclama-t-elle. Ce sont de pures inventions. Je suis sûre qu'aucune d'entre vous ne pourrait démontrer qu'il y a quelque chose de vrai dans ces racontars !

— C'est parfaitement vrai ! Une fois, il est venu ici une jeune Danoise d'une très grande beauté, avec de magnifiques cheveux d'or et des yeux d'azur..... Abd-el-Rahman est tombé amoureux d'elle et il l'a invitée dans sa loge où il lui a fait une cour assidue... Quand elle entra chez elle, elle découvrit, accrochée à sa robe, une précieuse agraffe de brillants...

Amy Nabot tressaillit involontairement en pensant que la même chose lui était arrivée la veille.

— Et qu'est-il advenu de cette jeune Danoise ? demanda-t-elle avec curiosité .

— Elle a disparu après deux jours et personne n'a plus entendu parler d'elle... On dit que c'est le Chéikh qui l'a fait enfermer et qu'il la tient enfermée dans son harem.. La même chose est aussi arrivée à une Russe, à une Espagnole et à une Allemande...

— Le Chéikh est un collectionneur de jolies femmes et c'est sans doute pour celà qu'il s'est mis à voyager à travers le monde.

Amy Nabot était devenue pensive. Elle se demandait si elle devait croire à toutes ces histoires qu'elle venait d'entendre.

Le Chéikh aurait-il osé tenter de la faire enlever elle aussi, qui n'était plus une jeune fille, mais une femme expérimentée et capable de se défendre ?

La sonnette tinta pour appeler Amy Nabot en scène. Elle sortit en hâte et, à son retour elle trouva dans sa loge une merveilleuse corbeille de roses.

— Ce sont les fameuses roses du jardin du Sheikh, dit l'une des danseuses. On dit qu'il a une roserais tout à fait remarquable.

— Tu seras sans doute invitée à cette fête ! s'exclama tout-à-coup l'une des camarades d'Amy Nabot. Pourvu que tu n'aïlle pas finir dans le harem du Chéikh toi aussi !

L'aventurière ne répondit pas. Elle admirait les superbes roses qui dégageaient un parfum enchanteur. Jamais elle n'avait vu des fleurs aussi belles. Tout-à-coup, elle sursauta. Elle venait de découvrir, au milieu des roses, un petit écrin. Elle l'ouvrit et ne put retenir un cri de surprise.

L'écrin contenait un superbe collier de brillants d'une valeur inestimable !

Les autres danseuses s'étaient groupées autour d'Amy Nabot et elles admiraient le précieux joyau.

L'écrin contenait également un billet sur lequel ces mots étaient écrits :

« Le Chéikh Abd-el-Rahman se permet de présenter ses hommages à la plus belle des femmes et à la plus gracieuse des artistes. »

L'aventurière regardait tour à tour le billet et le collier. Ses mains tremblaient légèrement.

— Ça y est ! s'écria soudain l'une des jeunes femmes. Le Chéikh a encore fait une nouvelle conquête !

Amy Nabot commençait à être agacée.

— Cessez de dire des bêtises ! s'exclama-t-elle. Vous êtes toutes jalouses parce que le Sheikh m'a invitée à la fête et m'a envoyé ce merveilleux cadeau !

Le ton arrogant de l'aventurière irrita les danseuses qui s'éloignèrent en lui faisant des grimaces.

Quand elle se trouva de nouveau seule, Amy Nabot se mit à réfléchir.

— Et si elles avaient raison, après tout ? se disait-elle non sans une vague inquiétude. Pourrait-il réellement être dangereux pour moi de me rendre à cette fête ?

Finalement, elle se dit que pour ce soir là, tout au moins, le danger ne pouvait pas exister parce qu'il y aurait trop d'invités. Et pour l'avenir, elle n'aurait qu'à se mettre sous la protection de Dubois.



Quand Amy Nabot entra dans la salle de bal, la fête avait déjà commencé.

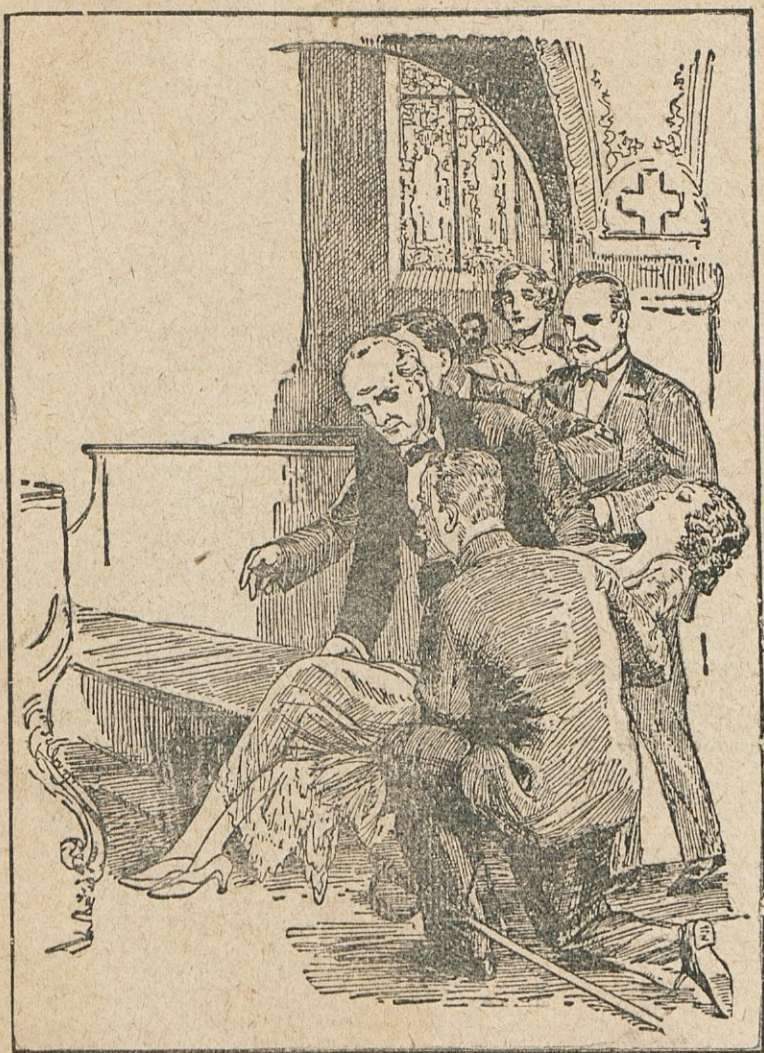
Abd el Rahman se porta à sa rencontre ; ses grands yeux sombres scintillaient d'enthousiasme et de passion quand il s'inclina pour lui baiser la main.

— Vous allez être la reine de la soirée ! lui dit-il.

Puis il fit signe à un serviteur qui lui apporta une corbeille remplie de roses d'un rouge sombre. Le prince en prit quelques unes et les mit entre les bras de l'aventurière.

— Ne craignez rien ! murmura-t-il. Mes roses n'ont point d'épines et elle ne pourront vous faire aucun mal. Elles doivent seulement vous dire tout mon amour.

— A combien de femmes avez-vous déjà dit la même chose ? interrogea Amy Nabot.



Louise était semblable à une mourante.

(Page 1627).

— Vous êtes la seule reine de mon cœur...

— Et, pour combien de temps occuperai-je ce trône ?

— Cela dépendra uniquement de vous.

Puis, accompagnée du Chéikh, l'aventurière s'avança vers le centre de la salle et fut présentée aux invités qui l'accueillirent avec l'expression de la plus vive admiration et lui adressèrent les compliments les plus flatteurs.

Soudain elle vit deux officiers qui se dirigeaient vers le Chéikh. Il lui sembla que l'un d'eux ne lui était pas inconnu et elle tressaillit.

Etait ce possible ?

— Un nouvel officier est donc arrivé à votre régiment ? demanda Abd-el-Rahman.

— Oui, Altesse... J'ai l'honneur de vous présenter le colonel Picquart...

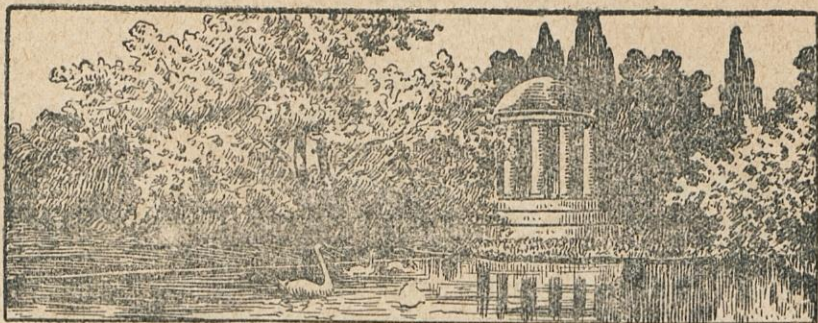
Le prince tendit la main au colonel.

Amy Nabot regardait avec étonnement, tandis que son cœur palpitait avec violence.

Le colonel Picquart à Tunis ? Que signifiait cela ?

Elle fut tirée de ses pensées par le Chéikh qui lui présentait les deux officiers.

— Le commandant Roger... Le lieutenant colonel Picquart... Madame Nabot, annonça-t-il.



CHAPITRE CCXXXIV.

UN NOUVEAU MISSIONNAIRE.

Dans la maison du missionnaire Guillaume Helmer, Leni Roeder était entourée des soins les plus affectueux. Ses gentilles manières et son caractère aimable lui avaient conquis la sympathie et l'amitié du missionnaire et de son épouse.

Guillaume Helmer était très satisfait de la façon dont la jeune fille avait appris tout ce qu'il lui avait enseigné et il avait écrit au directeur de la mission à la Guyane pour lui dire qu'il aurait voulu lui envoyer Leni.

Avant que le directeur de la mission de la Guyane ait eu le temps de répondre, les papiers envoyés par Christian Roeder arrivèrent, en même temps qu'une lettre qui fit palpiter d'émotion le cœur de la jeune fille.

Toute tremblante, elle lut ce qui suit :

« Je ne puis approuver tes intentions et encore moins la façon dont tu as agi, mais puisque tu t'obstines à vouloir décider toi même de ton avenir sans tenir compte de mes conseils, je ne veux pas insister, quoi que je sois persuadé de ce que tu auras à en supporter les conséquences par la suite.

La maison de tes parents te reste ouverte. Si tu veux revenir, tu seras bien accueillie et ni ta mère ni moi ne te ferons de reproches.

J'ai parlé à Peter Shemel et il m'a affirmé qu'il était toujours disposé à l'épouser. Tu sais qu'il est le fils du plus riche fermier de notre canton et je suis sûr que tu serais très heureuse avec lui.

Donc, je te prie de réfléchir et je te conseille de ne pas persister dans ta folie de vouloir unir ta vie à celle d'un aventurier comme Fritz Luders. Si tu fais cela, je ne voudrai plus jamais te voir et tu ne pourras plus en aucun cas compter sur mon aide

« ROEDER ».

Les yeux pleins de larmes, Leni remit la lettre au missionnaire pour qu'il la lise aussi. Après en avoir pris connaissance Guillaume Helmer la passa à sa femme.

— Eh bien, Leni, qu'allez-vous faire ? demanda M^{me} Helmer après avoir lu la lettre.

— Je suivrai la voie dans laquelle je me suis engagée répondit résolument la jeune fille.

Le missionnaire lui serra la main.

— Vous avez raison, lui dit-il. Nous devons obéir à la voix de notre cœur..



Six semaines plus tard, la réponse du missionnaire qui se trouvait à la Guyane arriva.

Leni serait la bienvenue et l'on était prêt à lui confier une mission importante. Toutefois, il aurait préféré qu'elle ne vienne pas seule, mais accompagnée d'une personne de confiance qui aurait pu la protéger.

— Il est certain, lui dit M. Helmer, — que votre situation ne sera pas des plus faciles, ma chère enfant,

parce que vous êtes une jeune fille et que vous serez toujours menacée de certains dangers.....

— Oh !... Je ne crains rien ! lui répondit Leni. Vous savez avec quel enthousiasme j'entre dans cette nouvelle voie et je saurai bien faire en sorte d'être digne du rôle que l'on veut bien me confier. Mon but est trop beau pour que je songe jamais à m'écarter un seul instant du droit chemin.....

.....

Quelques jours après, Leni se préparait au départ. Elle allait d'un magasin à l'autre pour se procurer tout ce dont elle comptait avoir besoin au cours du long voyage qu'elle allait entreprendre et pour son séjour à la Guyane.

Un jour, comme elle sortait d'un grand bazar où elle avait fait quelques achats, elle remarqua un jeune homme d'aspect misérable et maladif qui s'appuyait contre un mur, paraissant faire de grands efforts pour se tenir debout.

Apitoyée, la jeune fille s'approcha de lui.

— Vous vous sentez mal ? lui demanda-t-elle. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Le malheureux paraissait arrivé à l'extrême limite de ses forces, car il ne put répondre tout de suite et il regardait la jeune fille avec un air égaré.

Tout-à-coup, Leni le reconnut.

— Max Erwig ! s'exclama-t-elle, au comble de la stupéfaction.

Puis, quand elle fut un tant soit peu revenue de sa surprise elle lui prit la main et lui demanda :

— Ne me reconnais-tu donc pas ?... Je suis Leni Røder... Qu'est-ce qui t'est donc arrivé, mon pauvre ami ?

Mme Helmer, qui accompagnait Leni, dit à la jeune fille :

— Ne voyez-vous pas dans quel état est ce malheureux ?... Ne l'importunez pas de vos questions..... Pensons plutôt à l'assister.....

Puis la brave dame fit avancer une voiture et elle aida Max Erwig à y monter. Le malheureux se laissa tomber sur la banquette et ferma les yeux. Il était dans un tel état de faiblesse qu'il ne se rendait même pas compte de ce qui lui arrivait.

Mais bientôt la voiture s'engagea dans une voie qui longeait la mer et l'air frais du large ranima un peu le pauvre garçon qui ouvrit tout-à-coup les yeux et se mit à regarder autour de lui avec un air étonné.

Finalement, il remarqua la jeune fille qui était assise vis-à-vis de lui et, la reconnaissant soudain, il s'écria :

— Oh !... Leni !... C'est donc toi ?... Comment se fait-il que tu sois encore à Tanger ?

— Je te raconterai cela plus tard.....

Max Erwig n'insista point. Il était d'ailleurs trop faible pour parler davantage.

Mme Helmer fit arrêter la voiture devant la porte du petit hôpital attenant à la mission et elle confia le malheureux aux soins d'une infirmière.

Ce ne fut que le jour suivant que le pauvre Max Erwig put raconter ce qui lui était arrivé.

Le service de la Légion avait été trop dur pour lui et ses forces n'y avaient pas résisté. Alors, on lui avait rendu la liberté et comme il se trouvait complètement dénué de ressources, il serait probablement mort de faim dans la rue si Leni ne l'avait rencontré.

— Et dire que c'est moi qui ai voulu te faire entrer à la Légion ! s'exclama la jeune fille, absolument navrée. Tout ce qui t'est arrivé est donc de ma faute !

— Non, parce que j'aurais très bien pu rester à la

Légion si j'avais été un peu plus robuste... Je crois même que cette vie m'aurait beaucoup plu.....

— Mais pourquoi ne t'es-tu pas immédiatement adressé au consul, dès qu'on t'a libéré ?... Le consul aurait été obligé de te rapatrier.

— Et à quoi cela m'aurait-il avancé de me faire rapatrier ?... Je ne serais pas mieux dans mon pays qu'ici, parce que, dans l'état où je suis, je ne pourrais certainement pas trouver de travail nulle part.....

Le soir du même jour, Leni Røeder raconta à M. et Mme Helmer comment elle avait connu Max Erwig et elle les supplia de lui venir en aide.

— Ne croyez-vous pas que Max Erwig pourrait m'accompagner à la Guyane, Monsieur Helmer ? demanda-t-elle. N'avez-vous pas dit vous-même qu'il serait préférable que je n'entreprenne pas seule ce long voyage ?... Erwig est un brave garçon et l'on peut avoir confiance en lui.....

— Pensez-vous qu'il consentirait à aller là-bas ? demanda le missionnaire.

— Certainement, et ce serait une bonne action que de le laisser partir avec moi....

Cette fois encore, Monsieur Helmer céda aux prières de Leni. Il se laissa convaincre et le départ de Max Erwig pour la Guyane fut décidé.



CHAPITRE CCVL.

UNE RENCONTRE.

Amy Nabot, qui avait pourtant une grande expérience de la vie et qui, en règle générale savait admirablement bien dominer ses émotions, se trouva complètement décontenancée en présence du colonel Picquart.

Elle demeurait confuse et embarrassée, ne sachant quoi dire. Mais ce fut l'officier lui-même qui vint à son secours.

S'inclinant courtoisement, il lui dit avec un aimable sourire :

— Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés à Paris, n'est-ce pas, Madame ?

— En effet, colonel... Je vous reconnais aussi, répondit l'aventurière.

Croyant sans doute se trouver en présence d'un rival éventuel, le Cheikh commençait à regarder le colonel Picquart avec un air plutôt hostile, mais ce dernier ne s'en aperçut point.

Le commandant qui avait présenté Picquart se mit à parler avec enthousiasme de ses dernières aventures de chasse et Abd-el-Rahman paraissait prendre un grand intérêt à ces histoires. Le dialogue entre les deux hommes devenait de plus en plus animé et, Amy Nabot, ne pou-

vant y prendre part, était demeurée un peu à l'écart avec le colonel.

— Je vous ai déjà aperçue le jour même de mon arrivée à Tunis, Madame, lui dit l'officier. Comment se fait-il donc que vous soyez ici ?

— J'y ai été amenée par les exigences de ma profession, colonel.....

Picquart se mit à la regarder avec étonnement.

— Comment ! s'exclama-t-il. On vous a donné l'ordre de venir à Tunis ?.....

L'aventurière sourit et reprit :

— J'ai eu beaucoup de malchance ces temps derniers, Monsieur le colonel... C'est pour cela que j'en suis revenue à mon ancien métier... J'ai accepté un contrat dans un théâtre de Tunis.....

— Ah !... Vous êtes donc artiste ? Je ne savais pas cela.....

Amy Nabot hocha la tête avec un air mélancolique et répondit :

— Je ne peux pas prétendre à être une artiste, colonel... Je danse pour gagner ma vie, voilà tout.....

— Mais c'est quand même à votre talent que vous devez d'avoir été invitée à la Fête des Roses.

— Si vous voulez... Le Cheikh Abd-el-Rahman m'a vue danser et il a demandé au directeur du théâtre de me présenter.....

— Il doit être passionnément amoureux de vous !

— Je le crois aussi, mais comment le savez-vous ? demanda l'aventurière en riant.

— Le commandant m'a raconté que le prince lui avait parlé avec enthousiasme de la belle Parisienne qui devait être la reine de cette soirée..... En vous voyant auprès de lui, j'ai deviné que ce devait être de vous qu'il s'agissait....

Amy Nabot n'eut pas le temps de répondre, parce

que le Chéikh s'avancait vers elle pour l'inviter à danser. Picquart la suivit du regard.

Il se demandait pour quelle raison elle avait abandonné sa carrière d'agent secret de l'Etat-Major, qui lui avait pourtant rapporté beaucoup d'argent, pour venir danser sur la scène d'un théâtre de variétés de Tunis. Il ne parvenait pas à comprendre cela et il trouvait la chose assez suspecte.

Il n'ignorait point qu'Amy Nabot avait été la maîtresse d'Esterhazy et qu'elle avait également été l'amie du colonel Henry. Il se rappelait maintenant que c'était Henry lui-même qui avait recommandé cette femme à l'Etat-Major pour la surveillance de l'ambassade allemande et il commençait à se demander s'il n'y avait pas eu une sorte de complot dans tout cela.

Plus il y pensait, plus il se sentait enclin à soupçonner qu'il devait y avoir eu une espèce de complicité entre Amy Nabot, Esterhazy et Henry.

— Il faut que je surveille cette personne et que je tâche de savoir la vérité ! se dit-il enfin.

Puis il fit un petit tour dans la salle et se mit à regarder autour de lui avec l'intention de s'approcher de l'aventurière.

Bientôt, il l'aperçut et, comme le prince était occupé ailleurs, il l'invita à prendre une coupe de champagne au buffet.

— Excusez mon indiscretion, lui dit-il, — mais je n'arrive vraiment pas à comprendre pourquoi vous êtes venue ici !... Quel étrange caprice !

— Ce n'est nullement par caprice que je suis venue à Tunis, colonel, mais parce que j'y ai été contrainde....

— J'avais été envoyée à Vienne en mission secrète, mais je n'ai malheureusement pas réussi à obtenir ce que je voulais... De plus, j'ai été traquée par la police autrichienne et j'aurais certainement été arrêtée si je n'étais parvenue à me réfugier en Suisse....

— Et pourquoi n'êtes-vous pas revenue en France après cela ?

Amy Nabot laissa échapper un soupir.

— Cette fois, j'avais complètement perdu la tête, dit-elle. J'ai agi comme une sotte et, dominée par la crainte, je me suis laissée prendre dans un piège... Connaissez-vous l'agent Dubois ?

— Oui... N'étiez-vous pas avec lui quand je vous ai aperçue l'autre jour ?

— C'est fort possible, hélas !

L'aventurière était devenue pensive. Elle baissa les yeux et garda le silence pendant quelques instants. Puis se penchant vers le colonel, elle murmura en baissant la voix :

— Ce Dubois est la plus méprisable canaille que je connaisse et je donnerais n'importe quoi pour être débarrassée de lui.... Malheureusement, il me surveille comme un vampire et, quoi qu'il fasse semblant de vouloir me rendre service, il cherche seulement à tirer profit de la situation difficile où je me trouve....

Puis Amy Nabot fit à l'officier un récit sincère des circonstances qui l'avaient amenée jusqu'à Tunis.

— Même maintenant, je ne me sens pas tranquille du tout, conclut-elle. Je crains fort que Dubois soit en train de me jouer une comédie et qu'en réalité il soit encore en rapports avec Estralba... Certains indices m'ont donné à penser que le directeur du théâtre où j'ai été engagée doit être en relations d'affaires avec la maison où l'on m'avait conduite tout d'abord et j'ai bien peur de me retrouver un jour ou l'autre entre les mains de ces bandits !

Picquart avait écouté avec beaucoup d'intérêt tout ce que l'aventurière venait de lui dire.

— Mais pourquoi ne vous êtes vous pas adressée tout de suite à la police ? demanda-t-il après un instant de réflexion.

— Parce que je suis persuadée de ce que la police de Tunis reçoit de l'argent d'Estralba et que, bien loin de chercher à l'empêcher d'exercer son infâme commerce, elle est de complicité avec lui !

— Cela ne m'étonnerait pas, en effet, répondit le colonel. Mais dans ce cas, il conviendrait de faire quelque chose pour démasquer les coupables, parce que cela est un scandale qu'on ne peut pas tolérer....

Instinctivement, Amy Nabot s'était accrocher au bras de l'officier.

— Oh, colonel ! s'exclama-t-elle sur un ton passionné. Si vous pouviez démasquer ces gens, je vous en serais reconnaissante toute ma vie et vous mériteriez également la gratitude d'une quantité d'autres malheureuses créatures !

L'officier fixa sur l'aventurière un regard scrutateur et il murmura sur un ton confidentiel :

— Vraiment ?... J'aurais droit à votre reconnaissance ?

— Assurément, colonel, n'en doutez pas !... Je sais bien que vous n'avez aucune estime pour les femmes comme moi et je comprends cela, d'autant plus que je n'ignore pas quelle perte cruelle vous avez subie quand est morte votre femme qui, à ce que j'ai toujours entendu dire, était le modèle des épouses et une personne d'une rare noblesse de caractère... Donc ce que je vous demande de faire, je ne m'attends point à ce que vous le fassiez pour un autre motif que par un sentiment de justice et d'humanité... Ce misérable Dubois me poursuit sans cesse et maintenant il y a aussi ce Cheikh qui voudrait également me tenir en son pouvoir... Mon plus ardent désir est de me voir délivrée de l'un comme de l'autre et de pouvoir retourner à Paris... Je suis convaincue de ce qu'il suffirait de quelques mots de vous pour que je puisse regagner l'estime de mes supérieurs que j'ai perdue à la suite de

l'insuccès de ma mission en Autriche... Aidez-moi, je vous en prie Monsieur le colonel !

L'aventurière avait réussi à émouvoir le colonel Picquart.

L'officier s'était mis à réfléchir, se demandant comment il pourrait lui venir en aide et lui faciliter le retour en France. Il se disait que, de son côté, Amy Nabot aurait pu lui démontrer sa reconnaissance en l'aidant à prouver l'innocence du capitaine Dreyfus.

L'aventurière continuait de le regarder avec un air pathétique.

— Venez à mon secours, colonel, je vous en supplie ! insista-t-elle.

— C'est entendu, répondit l'officier. Je ferais tout mon possible. Mais à présent, il vaut mieux que nous interrompions cette conversation, parce que je vois le Chéikh qui se dirige de ce côté et je crois qu'il n'aimerait pas beaucoup me trouver auprès de vous... Il m'a l'air d'être terriblement jaloux !

— En effet, il ne faut absolument pas que l'on puisse soupçonner quoi que ce soit, colonel..... Et surtout, il ne faut pas que le Chéikh sache que je veux retourner à Paris... Ce soir, je me montrerai très aimable envers lui et je tâcherai de lui donner l'impression qu'il me plaît beaucoup !

— Ce sera une utile précaution, car il pourrait être fort dangereux pour vous de vous faire un ennemi de cet homme qui est un puissant personnage... Voulez-vous que nous nous retrouvions demain soir ?

— Où ?

— A votre théâtre.....

— Non... J'aimerais mieux que vous ne veniez pas au théâtre parce que je ne tiens pas à ce que Dubois sache que je vous ai rencontré et que vous avez l'intention de m'aider.....

- Alors, venez me voir demain soir après la représentation... Voici mon adresse.....

Ce disant, le colonel remit une de ses cartes de visite à Amy Nabot, puis il la quitta et se porta à la rencontre du Chéikh Abd-el-Rahman.

CHAPITRE CCXXXVI.

LA PUISSANCE DE LA RICHESSE

La Fête des Roses tirait à sa fin.

Quand le Chéikh se retira dans sa somptueuse chambre à coucher, les premières lueurs de l'aube apparaissaient dans le ciel.

Hassan, le fidèle serviteur du prince s'approcha de son maître et lui fit une profonde révérence.

— Tu peux t'en aller, lui dit Abd-el-Rahman. Je n'ai pas besoin de toi..... Je me déshabillerai tout seul.

— Mais il faut que je parle à Votre Altesse.....

— A propos de quoi ?

— A propos de cette dame, de cette Française.....

A ces mots, le Chéikh sursauta.

— Que lui est-il arrivé ? s'exclama-t-il avec un air inquiet.

— Il ne lui est rien arrivé, Altesse, mais je sais qu'elle doit rencontrer demain soir ce colonel qui vient d'arriver à Tunis et qui a été ce soir votre invité pour la première fois.....

Une flamme s'alluma dans les yeux d'Abd-el-Rahman.

— Crois-tu qu'elle veuille retourner à Paris ? demanda-t-il.

— Oui, Altesse.....

— Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

— J'ai pu surprendre une conversation entre cette dame et le colonel et j'ai pu en conclure qu'ils se connaissent déjà depuis assez longtemps.....

— C'est bien possible, mais rappelle-toi que le colonel ne doit pour rien au monde posséder cette femme que je veux garder pour moi tout seul... As-tu compris?... Ce soir, elle a été la reine de la fête et demain elle sera la reine de mon harem... C'est une des plus belles femmes que j'aie jamais vues !

— En effet Altesse, elle est remarquablement belle.

— Il faut que tu fasses tout ton possible pour qu'elle ne puisse pas m'échapper, Hassan !... Je te récompenserai généreusement si tu réussis... Dis-moi tout ce que tu as pu apprendre en écoutant sa conversation avec le colonel.

— J'ai pu savoir que cette dame est un agent secret du gouvernement français.....

— Une espionne ! s'écria le chef. Sans doute a-t-elle cherché à s'introduire dans notre société pour surprendre nos secrets ?

— Non, Altesse..... Elle n'est pas en mission actuellement... Elle est tombée en disgrâce auprès de l'Etat-Major parce qu'elle n'a pas réussi dans une mission qu'elle aurait dû accomplir en Autriche et c'est pour cela qu'elle était tombée entre les mains d'un gredin qui l'avait conquise dans une maison de tolérance et qui ne l'en avait laissé sortir que par crainte d'être dénoncé à la police... Elle doit s'être défendue comme une tigresse !

— Oui..... Elle a l'air d'être une femme énergique et c'est aussi pour cela qu'elle me plaît..... Je veux à toute force la conquérir..... Il faut qu'elle vienne ici et, quand